

Dans une société plurielle, exprimer notre foi

P. Jean QURIS, Secrétaire général adjoint
Conférence des évêques de France

Introduction

Il m'a été demandé de faire cette intervention parce que, comme le disait l'invitation, j'avais participé au groupe de travail des évêques piloté par Mgr Dagens sur « Indifférence religieuse et visibilité de l'Eglise ». Groupe de travail qui a croisé à plusieurs reprises un autre groupe qui réfléchit régulièrement avec Mgr Dagens sur Eglise, foi et société avec notamment des hommes comme Jean-Claude Guillebaud et Guy Coq que vous aviez rencontré l'an dernier.

Rapidement ce groupe de travail a senti qu'il lui fallait infléchir la commande qui lui avait été faite. Le terme d'indifférence religieuse était venu lors de différents débats entre évêques comme une expérience que la plupart faisaient d'un éloignement croissant de bon nombre de nos contemporains des instances ecclésiales, expérience aussi dans les contacts multiples qu'ont les évêques que le minimum de culture chrétienne, de « la grammaire chrétienne comme aime le dire Mgr Dagens, faisait défaut à bon nombre de personnes quels que soient leurs milieux. Mais en même temps le groupe de travail a rapidement constaté que « ces attitudes d'indifférence, avec leur diversité, n'excluent pas des attentes spirituelles qui existent aussi dans notre société sécularisée¹ ».

Le deuxième terme de la commande faite au groupe de travail était celui de « visibilité de l'Eglise », terme évoquant les débats fréquents entre un christianisme d'enfouissement et une recherche plus actuelle de certains d'afficher plus ostensiblement l'identité chrétienne. Là encore le groupe de travail, sans repousser la question, a vu qu'il lui fallait l'élargir et que, finalement, ces termes d'indifférence religieuse ou de visibilité invitaient à se poser la question de l'évangélisation dans la société actuelle, approche qui prolongeait celle de la lettre aux catholiques de France de 1996, d'où le terme d'évangélisation ajouté dans le sous-titre du document de Mgr Dagens.

Cela rejoint bien la perspective que vous vous êtes donnée pour cette journée. Il s'agit bien de prendre en compte ce qu'on pourrait appeler la « pluralité du croire », le pluralisme des attitudes contemporaines par rapport à la foi ou aux croyances. Nous sommes dans une société plurielle, au niveau des croyances, des religions comme de bien d'autres aspects (cultures, rapport au temps, à l'histoire, au couple, à la sexualité etc.). Votre question « exprimer sa foi dans une société plurielle » peut ouvrir alors à deux types de réflexion : l'une qui nous renvoie à nous-mêmes, comment se construire comme croyant ? comment exprimer, à soi-même, sa foi dans un tel contexte ? Et d'autre part une réflexion sur l'évangélisation qui rejoint tout à fait les pistes lancées par Mgr Dagens, comment témoigner de notre foi dans cette société.

Je vous propose donc deux parties à mon exposé

1) Prendre en compte la pluralité des expériences croyantes dans notre société, j'évoquerai alors des travaux de Danièle Hervieu-Léger qui m'ont paru éclairants.

2) Puis, en prenant les pistes ouvertes par Mgr Dagens j'essaierai que noter quelques convictions sur la manière de vivre comme chrétien dans notre société.

Les deux parties invitant à faire le point sur notre manière d'être à la fois croyant et témoin, disciple et apôtre dans notre monde.

Enfin pour terminer cette introduction je voudrais dire aussi que ces réflexions sont bien en consonance avec d'autres recherches en Eglise qui peuvent à première vue être éloignées des préoccupations d'un mouvement d'action catholique, mais qui ne le sont pas tant que cela. Je pense aux orientations pour la catéchèse, ou plutôt pour la responsabilité catéchétique, qui ont été votées par les évêques en 2005 et qui soulevaient la question de la « première annonce », question qui a été largement reprise par des mouvements, en particulier depuis le rassemblement national d'Ecclesia 2007. Dans de nombreux diocèses les mouvements ont été associés à la recherche qui a suivi ce rassemblement.

Je pense aussi au futur synode qui se déroulera en octobre 2012 à Rome sur la « nouvelle évangélisation », terme qui, au moins en France, n'a pas toujours été bien reçu parce qu'on l'a suspecté de jeter le discrédit sur tout ce qui avait pu être vécu avant. Le texte préparatoire (qu'on appelle *lineamenta*) montre, au contraire, que ce piège est repoussé et on y trouve certaines évocations à peine voilées à la lettre aux catholiques et aux perspectives de Mgr Dagens. On ne sait pas ce que donnera ce synode, mais peut-être sommes-nous invités autour du terme « nouvelle évangélisation » à retrouver ce qui nous préoccupe effectivement aujourd'hui quelle évangélisation dans les circonstances nouvelles qui sont les nôtres, dans cette société plurielle où se croisent indifférence, croyances multiples, attentes spirituelles etc.

¹ Mgr Claude Dagens, *Entre épreuves et renouveaux la passion de l'évangile* - rapport présenté à l'assemblée plénière novembre 2009 (Bayard, Cerf, Fleurus-Mame, 2010) p. 11.

I. Une pluralité d'attitudes croyantes

I.1. Croire pour vivre

Avant de repérer quelques aspects de la pluralité des attitudes croyantes dans notre société, il est utile de reconnaître une réelle persistance du croire, au-delà d'une apparente indifférence. On pourrait même dire ainsi que le « croire » est constitutif de l'humain. « *J'ai besoin des autres pour exister, je crois dans les gens ; nous croyons et nous luttons ensemble pour la justice* » disait le témoignage de Fari.

Jean-Claude Guillebaud dans son ouvrage « *La force de conviction* » soutient que l'être humain ne peut vivre sans croyances et qu'il est vain de vouloir opposer un « savoir scientifique » à un « obscurantisme religieux », même les scientifiques qui se pensent les plus rationnels sont mus par un certain acte de croire, un désir qui les pousse et les fait chercher, imaginer. Même dans la démarche scientifique il y a un acte de croire ne serait-ce qu'à la capacité de l'intelligence humaine. Et en même temps une démarche de foi, une adhésion religieuse n'est jamais une mise entre-parenthèse de l'intelligence (ou alors elle devient fruit d'une manipulation mentale ou de dérives sectaires). Il s'agit bien de comprendre pour croire et de croire pour comprendre. On peut donc bien affirmer qu'il faut « croire pour vivre ».

D'ailleurs, les témoignages entendus tout à l'heure, la vie en ACO manifestent bien que le tissu de vos rencontres est souvent sur le terrain du « croire », croire en l'homme, croire en une société plus humaine, plus juste. Dans la charte des fondements l'ACO invite d'ailleurs à s'ouvrir à la foi des autres et souhaite permettre que « *chacun puisse dire en vérité ses raisons de vivre et d'espérer* ».

Par contre, il est vrai que ce « croire » humain n'est pas toujours religieux et même lorsqu'il l'est il prend de multiples formes auxquelles je vais faire allusion maintenant en partant de ce que propose la sociologue des religions, Danièle Hervieu-Léger. Elle repère plusieurs manières de se reconnaître aujourd'hui comme « croyants » ou liés à une tradition croyante ou religieuse, plusieurs modalités d'identification comme croyant.

I.2. Des pôles d'identification croyante

Danièle Hervieu-Léger, note quatre pôles d'identification croyante, c'est-à-dire quatre pôles autour desquels nos contemporains peuvent plus ou moins se dire croyants. Je les mentionne rapidement.

- **La dimension communautaire**

Ce qui compte c'est d'appartenir à une communauté (circoncision, faire le ramadan, être baptisé). Cela nous marque et nous identifie par rapport à notre entourage.

- **La dimension éthique**

L'individu se reconnaît dans les prescriptions des valeurs d'une religion, mais ne se sent pas spécialement lié à la communauté. Je suis d'accord avec la morale chrétienne, mais je n'ai pas besoin de l'Église, je n'ai pas besoin de pratiquer le dimanche.

- **La dimension culturelle**

L'individu se reconnaît dans tout le patrimoine culturel d'une religion, mais se limite à cela. Certaines demandes de mariage (plus sans doute que des demandes de baptême) soulignent bien cette dimension : on ne se voit pas se marier sans passer à l'Église (les cloches, la robe blanche, l'orgue etc.). Cf. aussi la reconnaissance d'un certain attachement au patrimoine culturel chrétien parfois déconnecté de toute croyance ou référence ecclésiale (dans des villages ce ne sont pas les pratiquants qui sont souvent les premiers défenseurs de la vieille église romane !)

- **La dimension émotionnelle**

Cela va de l'importance de la convivialité dans un petit groupe (cf. le succès des églises évangéliques) à l'émotionnel des grands rassemblements (Taizé, JMJ). Pour certains cela sera le seul signe d'appartenance à une "religion", ils pourront avoir été au à Rome, à Paris ou à Madrid aux JMJ sans du tout épouser les discours du pape sur bien des points.

I.3. Des attitudes religieuses, y compris chrétiennes, variées

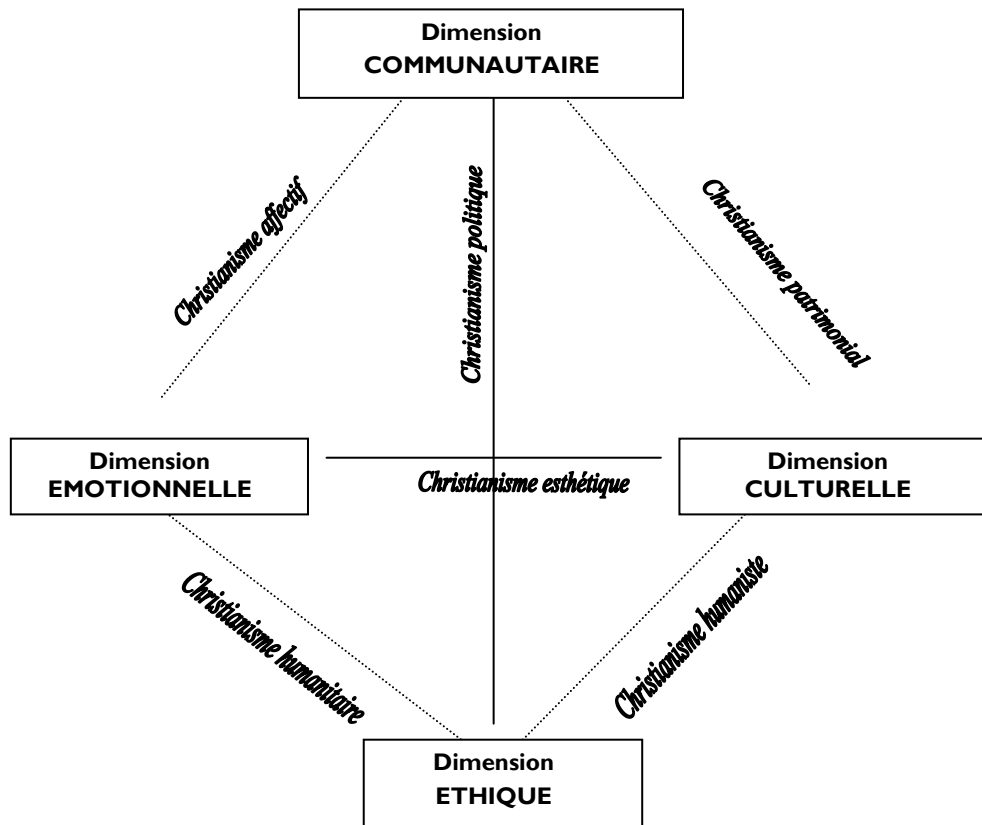
En poursuivant sa proposition de Danièle Hervieu-Léger, voit comment se combinent ces pôles et comment apparaît une certaine typologie d'attitudes en particulier par rapport au christianisme.

• **Sur l'axe émotionnel-communautaire : un christianisme affectif.**

L'ampleur de grands rassemblements, l'enthousiasme qu'on y trouve sont, pour certains, un ressort essentiel d'identification croyante "je me shoote aux grands rassemblements". On a dans ce domaine des chrétiens que l'on pourrait appeler des "fraternels". Leurs valeurs sont la tolérance, l'amitié, la convivialité. On souligne parfois l'aspect ponctuel de ces rassemblements, mais leur répétition peut aussi inscrire l'attitude croyante dans la durée et la préparation, le suivi de ces temps forts sont aussi une manière de vivre la durée.

• **Sur l'axe "culturel-communautaire" : Un christianisme patrimonial.**

L'identité croyante est fortement liée à la volonté de défendre l'héritage familial (cf. certains groupes plus "traditionnels"). Proches de cette attitude il y aurait aussi ceux que l'on pourrait nommer les "fidèles " dont l'une des valeurs serait la vérité, une vérité qui nous est transmise par l'autorité et que l'on doit respecter.



• **Sur l'axe émotionnel-éthique : un christianisme humanitaire.**

C'est une tendance fortement présente chez les jeunes générations, peu sensibles à l'action militante dans des relations longues et plus avides de voir l'efficacité immédiate de leur action. Ces chrétiens sont des **pragmatiques**, le critère premier n'est pas la vérité, mais l'efficacité. Les valeurs promues sont la générosité, le don de soi.

• **Sur l'axe communautaire-éthique : un christianisme politique.**

A la différence de l'attitude précédente, l'accent est mis sur les relations longues, ce sont des valeurs, des idéologies, (celles promues par la « communauté » qu'est le parti, le syndicat), qui guident l'action, la raison et non le cœur, même si celui-ci n'est jamais absent. On a à faire à un christianisme de **militants**.

• **Sur l'axe culturel-éthique : un christianisme humaniste.**

C'est sans doute une attitude davantage présente chez les intellectuels. Il y a une identification à la culture chrétienne et en même temps l'acceptation de valeurs reconnues comme universelles. La question de l'Eglise ou même de l'adhésion aux croyances chrétiennes peuvent être mises à l'écart. On a à faire en quelque sorte à des spirituels hors frontières. Leur valeur c'est l'épanouissement personnel. La religion est au service de l'épanouissement. Ce sont des chrétiens sans credo et sans Eglise. Ils ne se réfèrent pas spontanément à une tradition religieuse. Ils reprochent à l'Eglise d'asséner une vérité figée qui propose des repères là où ils ne demandent que des chemins.

• Sur l'axe culturel-émotionnel : un christianisme esthétique.

L'adhésion croyante ou la relation communautaire peuvent être assez ténues. (cf. les amateurs de hauts lieux spirituels, abbayes, Mont saint Michel).

Bien sûr ce n'est qu'un schéma et donc forcément une caricature de la réalité. Il nous aide cependant à voir qu'il n'y a pas que la société qui est plurielle, l'Eglise aussi. Elle peut aider à situer l'ACO au milieu de beaucoup d'autres sensibilités « l'ACO n'est pas l'Eglise à elle seul » dit la charte des fondements (n° 244).

Ce schéma ne prend pas en compte une attitude, pourtant massive aujourd'hui, celle des indifférents, ces personnes que, au moins pour un temps, la question religieuse ne touche pas, n'effleure pas le moins du monde. Ils ne sont pas, au moins à l'étape actuelle de leur histoire personnelle, dans un processus d'identification comme croyant-religieux. On pourrait situer ces indifférents comme au centre du dispositif, éloignés, comme un « trou noir » de tous les pôles.

Enfin, ce schéma peut-il rendre compte aussi de l'attitude des « confessants », pour qui la foi a déjà mûri et a pu intégrer toute une série de dimensions. Peut-être que ces différentes « portes d'entrée » dans la foi peuvent nous aider nous-mêmes à identifier les différentes composantes de notre acte de croire et donc à mieux « exprimer notre foi ». Il peut aussi être intéressant de noter que si ces pôles peuvent être des « portes d'entrée » dans la foi, ils peuvent peut-être aussi être des pôles de « sortie » si la foi se réduisait à un seul de ces pôles. L'acte de foi et l'expérience croyante ne se réduisent pas à ce que la sociologie peut nous dire, il est plus complexe et donc plus riche. D'où aussi une diversité d'approches pour tenter de voir comment exprimer notre foi dans cette pluralité de croyances.

2. Exprimer aujourd'hui notre foi

Sans reprendre totalement le document de Mgr Dagens je m'en inspirerai maintenant fortement en relevant quatre pistes tant dans les trois parties du document que dans les conclusions qui présentent quelques attitudes pastorales.

2.1. De la tradition à l'inscription

Déjà la *Lettre aux catholiques* en 1996 avait souligné fortement la « rupture de traditions », la foi ne se transmet plus par tradition, il suffit de regarder dans nos familles, notre entourage et notre région de l'Ouest en a fait sans doute une expérience encore plus forte que d'autres régions. C'est vrai de la foi, comme d'autres réalités, on sait tristement que dans le travail aussi l'expérience d'une longue carrière professionnelle ne fait pas souvent le poids devant les nouvelles techniques ou nouvelles générations.

Un des traits maintes fois souligné de la modernité est la mise en valeur de l'individu et de son autonomie. Cela implique que chacun est obligé de se faire son propre chemin de sens, de foi. Ce qui était transmis par « tradition », doit être revisité par chacun. Chacun doit faire la preuve de ses convictions et les mettre à l'épreuve de son expérience. Est vrai aujourd'hui non pas ce que j'ai reçu, mais ce que j'ai expérimenté moi-même, ce dont j'ai fait la preuve que cela m'apportait quelque chose. Il faut bien noter ce que cette situation peut avoir d'éprouvant, puisqu'à chaque génération il faut refaire l'expérience de ce qu'ont fait les précédentes, d'où la fragilisation de certains soit parce qu'ils sont plus vulnérables ou parce qu'un événement familial, professionnel vient les fragiliser.

Et dans cette société marquée par une rupture de la transmission Ch. , Théobald (en reprenant le terme à D. Hervieu-Léger) parle de **l'ex-culturation du christianisme**, c'est-à-dire que le christianisme ne fait plus partie de la culture ambiante de beaucoup. Ce que Mgr Dagens exprime en disant que beaucoup ont perdu totalement la « grammaire élémentaire du christianisme. Ch. Théobald écrit : « *Le catholicisme, voire le christianisme, reste certes une minorité religieuse importante en France et dans d'autres pays d'Europe, mais le processus de son « exculturation » ne cesse de s'accroître [...] Cette vision de l'homme et du monde (déployée dans ses grandes structures normatives sur le plan conjugal et parental, culture, économique-social, politique et international) censée fonctionner comme préalable à l'exposé de la foi chrétienne est en train de disparaître*¹ ».

Il n'est pas étonnant alors que se pose la question de la « visibilité chrétienne », et c'est là que Guy Coq invite à un christianisme d'inscription, plutôt qu'à une recherche de la seule « visibilité médiatique ». Je rapprocherai volontiers cela de ce que Christophe Theobald appelle un « **art de vivre de la foi** » un « art de vivre » en chrétiens que reprend Mgr Dagens dans sa conclusion : « *On peut alors parler d'une sorte de première inscription de l'Évangile du Christ dans le tissu des réalités du monde, qu'elles soient d'ordre social, économique, politique ou culturel. Il existe vraiment un « ethos » chrétien, une manière effective de manifester cette relation qui unit la foi proposée et les comportements vécus, surtout si les mœurs et les lois du monde s'opposent à l'Évangile*² ». On peut penser au témoignage de Monique et de

¹ Christoph THEOBALD, *Lire les signes des temps*, (Études, février 2007), pp. 197-212.

² Mgr Dagens, op. cit. p. 103. On peut aussi rapprocher du passage cité d'ailleurs par l'auteur de l'exhortation de Paul VI sur l'évangélisation (*Evangelii nuntiandi 21*) : « *Par ce témoignage sans paroles, ces chrétiens font monter, dans le cœur de ceux qui les voient vivre, des questions irrésistibles : pourquoi sont-ils ainsi ? Pourquoi vivent-ils de la sorte ? Qu'est-ce – ou qui est-ce qui les inspire ? Pourquoi*

Maryvonne qui lui dit « *tu es une vraie chrétienne car tu vis en cohérence avec le message de l'Évangile... je t'ai toujours vu semer de l'humanité là où tu étais* ».

Cette inscription de la foi au cœur de la vie, Mgr Dagens la souligne aussi dans sa première partie lorsqu'il évoque le paradoxe chrétien de la force de Dieu qui agit au cœur de notre faiblesse, notamment dans le domaine des réalités anthropologiques. L'Église est souvent incomprise lorsqu'elle prend la parole sur ces réalités, pas toujours par les mêmes d'ailleurs, car il y a des indignations sélectives.

Exprimer sa foi dans une société plurielle invite sans doute à scruter la tradition chrétienne et à mieux apprendre à exprimer ce que l'Évangile nous conduit à dire sur l'homme, « *l'humanité indélébile de toute personne humaine, à commencer par les plus fragiles et les plus blessées¹* », que ce soit dans le domaine de la vie économique (et je suis surpris de voir combien plusieurs mouvements redécouvrent en ce moment ce qu'ils pourraient puiser dans la pensée sociale de l'Église), dans le domaine des nouvelles technologies du vivant, mais aussi en ce qui concerne les migrants et plus récemment peut-être dans une réflexion sur l'écologie et le développement. « *Il s'agit de mettre en relief des repères à partir desquels il soit possible de situer résolument la personne humaine au centre des réalités économiques, sociales ou politiques. C'est à nous de comprendre et faire comprendre où s'enracine et comment se justifie ce parti pris radical d'universalisme²* ».

Cet art de vivre de la foi, rappelle Mgr Dagens,³ appelle une référence explicite à la Parole de Dieu et à la Tradition de l'Église. C'est tout l'enjeu de la démarche de **révision de vie** qui par le discernement permet de faire venir à la conscience les fondements de telle ou telle option et de discerner précisément ces pistes d'actions qui peuvent peu à peu nous permettre d'ajuster nos vies à cet « art de vivre de la foi », un « art de vivre » qui peut, parfois, manifester sa différence, mais n'est-ce pas la différence qui fait précisément sortir de l'indifférenciation, de l'indifférence et qui peut permettre de mettre en chemin, d'où l'importance d'une deuxième conviction, la mission vécue comme dialogue. Relisons votre charte : « *La révision de vie construit et engage chacun dans la totalité de sa vie, comme homme et comme croyant. Elle aide à vivre des choix et de convictions dans la durée et la fidélité* » (n° 31).

2.2. L'évangélisation comme dialogue

La situation de pluralisme d'une société moderne, comme celle dans laquelle nos sommes, et la conviction de notre foi que l'Esprit Saint nous précède oblige à bien entrer dans une conception de la mission comme dialogue. On peut penser aux merveilleuses phrases du pape Paul VI dans *Ecclesiam suam* : « *L'histoire du Salut raconte précisément ce dialogue long et divers qui part de Dieu et noue avec l'homme une conversation variée et étonnante. C'est dans cette conversation du Christ avec les hommes que Dieu laisse comprendre quelque chose de lui-même, le mystère de sa vie. C'est là qu'il dit finalement comment il veut être connu : il est Amour⁴* ». La mission de l'Église doit s'inspirer de cette pédagogie de Dieu et de sa patience à se faire découvrir au cœur de l'histoire des hommes.

On retrouve encore cela dans la Charte des fondements : « *L'ACO veut être au service du dialogue que Dieu engage avec l'humanité [...] Dieu Père, Fils et Esprit, est en lui-même amour et dialogue. L'ACO s'efforce de servir ce dialogue entre les femmes et les hommes du monde ouvrier. C'est une aventure où chacun est engagé dans un démarche de 'donner et recevoir'* » (n° 13 et 23)

C'est bien la même démarche qui inspirait le cardinal Billé dans son dernier discours à l'assemblée plénière des évêques de France en novembre 2000 :

[Nous ne pouvons pas] « *penser l'annonce de l'Évangile sur le seul mode du don, de l'apport, de la proposition à des hommes et des femmes qui auraient tout à recevoir, mais rien à dire ou rien à donner? Mais nous savons bien qu'il n'existe pas d'évangélisation sans dialogue. Nous ne pouvons pas apporter toutes les réponses avant d'avoir écouté les questions. Nous ne pouvons pas écouter seulement les questions pour lesquelles nous avons des réponses. Le dialogue à vivre est d'ailleurs au-delà du rapport entre les questions et les réponses. Il tient à ce qu'un même Esprit est à l'œuvre chez l'évangéliste et chez l'évangélisé et que le premier, s'il sait ce qu'il propose, accepte aussi d'être converti par celui qui a bien voulu l'écouter⁵* ».

Entrer en dialogue c'est toujours commencer avec l'autre un chemin, dont on ne sait pas jusqu'où il nous mènera.. On ne parle pas à quelqu'un, mais avec quelqu'un. On n'entre donc pas en dialogue avec l'autre en ayant l'intention délibérée de le convaincre, de le persuader, ou de le transformer. Par la parole échangée, où nul n'a la prétention de posséder toute la vérité, nous tissons ensemble une toile originale, imprévue, et les fils s'entrecroisent, sans que personne ne sache d'avance ce qui va être dit.

Dans le dialogue il ne s'agit pas de se demander "qu'est-ce que je vais dire ?" ou "Comment je vais réussir à placer ma "marchandise", mon "message". Le dialogue est un chemin où la relation est première. La parole qui sera échangée est le fruit d'une activité conjointe des deux interlocuteurs. Il n'y a pas "moi qui parles" et "l'autre qui

sont-ils au milieu de nous ? Un tel témoignage est déjà proclamation silencieuse, mais très forte et efficace de la Bonne nouvelle. Il y a là un geste initial d'évangélisation »

¹ Mgr Dagens op. cit. p. 38.

² Id. p. 39.

³ Id. p. 103.

⁴ Paul VI, *Ecclesiam suam* n° 6.

⁵ Conférence des évêques de France, Cardinal Louis-Marie Billé, discours d'ouverture de l'Assemblée plénière, novembre 2000, *Des temps nouveaux pour l'Évangile*, (Centurion, Cerf, Mame, 2001), p. 21.

écoute", ce qui est dit est une sorte de "co-énonciation". Le sens de ce qui sera dit ne peut qu'être attribué aux deux. Nous savons bien, tous, que nous ne disons pas la même chose suivant nos interlocuteurs. Quand je parle avec quelqu'un, ce que je dis n'exprime pas seulement quelque chose de moi-même, cela exprime aussi quelque chose de la personne de l'autre. Les mots pour dire notre foi se trouveront dans le dialogue, nous ne savons pas à l'avance ce que nous dirons et même ce que nous deviendrons dans notre foi par ce dialogue qui commence. « Ensemble nous cherchons le sens de ce qui fait notre vie et nous nous transformons les uns les autres pour croître en humanité » (Monique).

Et pourtant, si le dialogue est vrai, il va permettre à chacun d'être lui-même, il va permettre à chacun d'exprimer sa différence, mais avec les mots qui sont accessibles à l'autre. Chacun advient à lui-même dans la rencontre. Le dialogue suppose que nous soyons ouverts à la différence. et nous savons combien il y a là un enjeu essentiel de la structuration de la personnalité.

C'est dans cette ligne qu'il faut, je pense, comprendre l'appel de nos évêques lancés, en particulier, aux mouvements de s'engager dans la première annonce. C'était dans leurs orientations pour la catéchèse en 2005 où ils écrivaient : « La vie de l'Eglise de France est aussi riche de diverses associations, mouvements et groupements de fidèles qui accueillent des enfants, des jeunes et des adultes, proches ou non de l'Eglise, **dont ils hébergent le questionnement, accompagnent et soutiennent le développement spirituel. Ceux qui rejoignent ces lieux de vie ne le font pas nécessairement pour des motifs de foi, mais à cause de ce qui se vit dans ces groupes, parce qu'ils sentent qu'ils vont y trouver de quoi continuer à grandir. La préoccupation de la foi tend à devenir une dimension marquante du projet apostolique d'éducation, d'animation ou d'évangélisation de ces regroupements de laïcs. Nous appelons chacun de ces lieux et regroupements de vie à développer davantage encore la préoccupation qui l'anime déjà à l'égard de la foi, en acceptant d'aller jusqu'à prendre en charge cette forme du ministère de la Parole appelé « première annonce¹ ».**

Le témoignage d'Anne était dans ce registre, son dialogue avec Maryse est de l'ordre de cette « première annonce » toute simple dans les circonstances de la vie courante : « Lors de ce déjeuner nous avons beaucoup partagé sur nos vies respectives... je me suis aperçue que nos convictions étaient très proches ». En réfléchissant avec les mouvements sur cette « première annonce » j'ai mieux compris qu'il ne s'agit pas de « premier » au sens chronologique mais davantage de « premier » au sens de « primordial ». L'annonce de ce qui est premier pour nous, de ce qui est primordial et il peut être intéressant, comme l'ont fait les témoignages tout à l'heure de temps en temps de faire révision de vie sur ce point : à quelles occasions j'ai pu rendre compte ainsi de « ce que j'ai dans les tripes », de ce qui prime pour moi. Le diocèse d'Amiens a ainsi fait une petite grille pour relire ces expériences pour mieux comprendre ce qui nous a conduit à parler, quelles ont été nos réticences, nos peurs, ce que nous avons repéré de l'attente des autres, ce que nous avons, après coup, regretté de ne pas avoir dit ou mal dit etc.

Un petit mot encore à propos du dialogue autour du terme « **hospitalité** », terme souvent utilisé depuis quelques temps dans les réflexions sur la mission.

Pratiquer l'hospitalité c'est mettre l'autre à la première place. C'est, comme l'écrit l'apôtre Paul aux Philippiens « *considérer les autres comme supérieurs* » à nous (Ph 2, 3). Dans une perspective de mission et d'évangélisation, pratiquer l'hospitalité c'est accepter d'écouter les autres avec toutes leurs questions, leurs révoltes, leurs recherches comme le disent les évêques français dans le texte cité ci-dessus.

Vivre l'hospitalité c'est ainsi « héberger les questions de nos contemporains » dans l'humilité sans prétendre d'emblée avoir des réponses à ces questions. Mais c'est accepter aussi d'être l'hôte de nos frères. C'est aussi se laisser accueillir par les autres. Lorsque nous allons dans un pays étranger, nous nous laissons guider pour découvrir les coutumes, les habitudes alimentaires, la manière de se saluer etc. Nous acceptons d'entrer dans la culture de l'autre. Et bien vivre la mission à la suite du Christ se vit aussi dans un « déplacement ». Se laisser accueillir par l'autre c'est s'ouvrir à sa culture, à ses centres d'intérêts, c'est accepter de recevoir quelque chose de l'autre, y compris l'évangile ; c'est accepter d'être l'hôte de ses frères.

Enfin pour terminer sur l'hospitalité et le dialogue je voudrais évoquer sur l'image évangélique du sel et de la lumière souvent utilisée pour dire deux approches possibles de la mission l'une plus marquée par l'enfouissement et l'autre plus par la visibilité. C'est Jean-Marie Petitclerc qui a commenté cette parabole au congrès du MCC, montrant qu'au-delà de la différence des deux images (le sel et la lumière) il y avait un point commun. Le sel et la lumière permettent de révéler ce qu'il y a de meilleur dans l'autre, le sel en révélant le goût des aliments et non pas en y insérant ce goût et la lumière qui sort de l'ombre le visage de l'autre et le fait découvrir dans toute sa vérité. Alors la mission est bien sel et lumière, ouverte à ce qu'il y a de meilleur dans l'autre et qui peut être pour lui, mais aussi pour nous, chemin d'Évangile.

¹ Evêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, (2005, pp. 80-81).

2.3. Témoigner de l'espérance

Il est frappant depuis quelques mois de voir le nombre de mouvements qui, d'une manière ou d'une autre, avaient le terme « espérance » dans le titre de leur rassemblement, thème d'année, congrès etc. Ce qui n'est pas surprenant en période de crise. C'est aussi l'une des attitudes que Mgr Dagens propose dans sa conclusion avec la belle phrase du frère Christian de Chergé qui conclue le livre : « *Il n'y a d'espérance que là où l'on accepte de ne pas voir l'avenir. Vouloir imaginer l'avenir, c'est faire de l'espérance fiction. Dès que nous pensons l'avenir, nous le pensons comme le passé. Nous n'avons pas l'imagination de Dieu. Demain sera autre chose et nous ne pouvons pas l'imaginer. Cela s'appelle la pauvreté* » (Frère Christian de Chergé, Alger, Carême, 8 Mars 1996). On sait combien pour le frère Christian cette conception de l'Espérance n'était nullement une invitation à ne rien faire et à se croiser les bras. Il y avait dans son espérance une force de « résistance » (terme qui vous est cher) qui manifestait combien, au contraire l'espérance était active.

Lors du rassemblement d'un autre mouvement (CVX), j'ai entendu aussi cette belle définition de l'espérance : Espérer, c'est croire que le monde ne peut pas aller à sa perte, puisqu'il est aimé de Dieu et travaillé de l'intérieur par son Esprit. Espérer c'est croire en effet que dans nos histoires personnelles et collectives, dans l'histoire des hommes se joue une autre Histoire, celle de Dieu avec les hommes. C'est croire qu'au sein même de l'histoire Dieu travaille le monde et nous invite à retrousser les manches pour travailler en son sens : « *Cette espérance-là fonde une théologie de l'histoire, une théologie réaliste qui ne méconnaît pas le mélange permanent entre le bien et le mal, la bonté et la violence, l'amour et la haine, et aussi une théologie ouverte aux réalités dernières, eschatologiques, c'est-à-dire à tout ce qui atteste la victoire du Christ ressuscité sur les puissances de mort. Cette théologie de l'histoire, fondée sur l'espérance chrétienne, peut beaucoup pour motiver des engagements durables dans cette société mouvante et imprévisible qui est la nôtre*¹ ».

Dans un monde en crise et où, en particulier, il est difficile de mobiliser sur des projets collectifs, il y a certainement une manière essentielle de l'expression de la foi et en particulier par la vie associative. Les mouvements chrétiens, leur collégialité comme dans le CCFD ou autre, peuvent être un signe non seulement de « l'indignation », mais aussi de la volonté d'agir. Et en ce sens, il peut y avoir un certain complément entre la participation des chrétiens à une vie associative avec d'autres et le témoignage collectif que peuvent rendre certains mouvements et associations chrétiennes (peut-être y a-t-il là un complément entre le sel et la lumière ?). C'est ce dont Guy Aurenche témoigne parfois lorsqu'il rend compte de son engagement dans la création de l'ACAT alors qu'il était pourtant membre actif de Amnesty.

2.4. Une visibilité sacramentelle

Au point déjà abordé ci-dessus de l'inscription chrétienne, je voudrais faire droit ici à une autre réflexion de Mgr Dagens sur la « visibilité sacramentelle » de l'Eglise. Lors des débats sur le projet de texte du P. Dagens c'est un point qui est revenu plusieurs fois, si l'Eglise se pose la question de sa visibilité ce n'est pas tant pour elle que pour l'Evangile. C'est l'Evangile qui doit être visible et lisible à partir du témoignage de l'Eglise. On peut évoquer à ce propos ce qu'écrivait avec force Madeleine Delbrèl :

« L'Eglise est le Corps du Christ et nous sommes membres de ce Corps[...].Mais notre initiative, notre responsabilité, notre fonction sont, elles aussi considérables. Nous y sommes providentiellement irremplaçables. [...] Une seule cellule peut infecter tout l'organisme ; une seule cellule peut laisser passer l'aiguille qui le sauve...

L'Eglise, il faut s'acharner à la rendre aimable. *Il faudrait s'acharner à éviter tout ce qui en elle, sans nécessité, rend son amour indéchiffrable. Il y a mensonge par omission à ne pas témoigner que notre joie d'enfant de Dieu c'est d'elle, la Mère, que nous la tenons; Il y a une reconnaissance de famille pour elle qui doit transparaître dans nos vies.*

L'Eglise, il faut s'acharner à la rendre aimante. *Son amour est en grande partie à notre merci. "C'est dans les âmes que l'Eglise est belle" dit saint Ambroise. Dans nos vies, l'Eglise doit être bonne ; dans nos vies, le Christ-Eglise doit aimer à l'aise, dans le sens même de son amour, dans les règles de son amour, dans les exigences de son amour".Plus le monde où l'on va est sans Eglise, plus il faut y être l'Eglise. C'est en elle qu'est la Mission. Il faut qu'elle passe à travers nous*².

Madeleine Delbrèl l'avait compris avant que le Concile ne l'exprime, l'Eglise n'est Eglise que comme sacrement et le témoignage des chrétiens dans le monde porte en lui cette dimension sacramentelle. Le visible doit renvoyer à l'invisible. Les choix, les paroles, les gestes sont appelés à être « évangile en acte » qui renvoie à l'Evangile à la Parole que Dieu cherche à adresser à tout homme en son fils. Le messager doit sans cesse s'effacer pour renvoyer au message et à Celui qui cherche à être Evangile, Bonne nouvelle pour chaque homme (l'évangile, en effet est d'abord l'événement d'une rencontre). Nous ne pouvons vivre la mission qu'en état de « démission » aime à dire Maurice Zundel, qu'en renvoyant à un autre. C'est toute la différence entre l'image et l'icône. Nous sommes dans une civilisation de l'image, ne risque d'exister dans la société que ce qui est visible médiatiquement. L'icône renvoie à un Autre.

¹ Mgr Dagens, op. cit. p. 110.

² Madeleine DELBRÈL Nous autres gens des rues (Seuil, 1966)

Dans cette ligne, il y aurait à mieux comprendre, me semble-t-il, la place des sacrements. On a parfois opposé liturgie et mission. Or, précisément la liturgie et particulièrement les sacrements manifestent cet Autre que nous, ils manifestent la Source à laquelle nous nous référons et ne même temps le terme vers lequel nous avançons et dont nous voulons témoigner. Les sacrements, et particulièrement l'eucharistie, sont comme l'irruption de la fin de l'Histoire au cœur de notre histoire. Les sacrements, et plus largement les célébrations, dit votre Charte des fondements établissent « une relation entre la vie des militants ouvriers et l'initiative de Dieu telle que l'a révélée Jésus-Christ » (n° 33)

D'ailleurs, en invitant à revenir au cœur de la foi, la *Lettre aux catholiques de France*, en 1996 plaçait les sacrements à la bonne place, comme la source pouvant nous aider à exprimer ce que nous avons à exprimer dans la société :

« Si la célébration sacramentelle est véritablement le lieu dont tout part et où tout est appelé à revenir, n'est-ce pas elle qui doit donner leur pleine portée théologique aussi bien à l'engagement dans le monde qu'à l'annonce de la foi ? N'y a-t-il pas en effet un risque réel qu'en se détachant de la vie liturgique et sacramentelle l'annonce du message se transforme en propagande, que l'engagement des chrétiens perde sa saveur propre et que la prière dégénère en évasion ? Mais s'il importe que la liturgie soit au centre de la vie chrétienne, il importe tout autant de ne pas en faire le tout, car elle y perdrait sa substance¹ ».

Pour les croyants, la liturgie est sans doute le lieu d'apprentissage par excellence de cet art de vivre de la foi dont nous parlions. Le « faites ceci en mémoire de moi » est réactualisé dans chaque eucharistie, par ces gestes et ces paroles, le Christ nous redit, voici ma vie donnée, mon sang versé pour la multitude, « faites en autant », « aimez comme moi je vous ai aimés en livrant ma vie jusqu'au bout ». La liturgie n'est plus alors « la cerise sur le gâteau », mais le lieu où nous sommes constitués comme croyants et comme apôtres.

On a parfois abusé du triptyque « vivre-croire-célébrer » et surtout d'une lecture seulement linéaire qui ferait croire que la célébration ne peut être qu'en conclusion, oubliant que les sacrements manifestent aussi l'origine, l'initiative qui est à la source de notre croire et qui transforme notre vie. Il faut aussi pouvoir dire « célébrer pour mieux croire et en vivre ». L'expérience vécue avec des catéchumènes montre qu'il y a souvent quelque chose d'indicible dans leur itinéraire de l'ordre d'une gratuité qui advient dans leur existence

Conclusion : Vivre la mission comme une visitation

A peine remise des émotions de sa rencontre avec l'ange, Marie se met en route, elle aurait pu rester tranquillement à Nazareth et se préparer à cette incroyable et merveilleuse naissance. Et bien non. Comme déjà formée par l'enfant qu'elle porte en elle, elle se met en route pour se mettre au service de sa cousine. Elle épouse, en quelque sorte, le mouvement même de son Fils qui ne cesse d'aller à la rencontre des hommes.

C'est beau de penser que dès les premiers instants de sa vie terrestre (dans le sein de Marie) Jésus est déjà en visitation. Par sa mère, il va à la rencontre de ceux qui sont dans le besoin. Si nous portons véritablement en nous le Christ, s'il nous est présent, comme pour Marie, nous serons tournés par lui et par elle vers ceux qui nous entourent

Marie porte en elle ce secret qu'elle a reçue de l'ange², secret que nous portons nous aussi comme un trésor. Comme Marie, nous ne savons sans doute pas trop comment parler de ce trésor, de ce secret et d'abord avec nos proches. La foi est essentielle pour nous et en même temps nous ne savons pas trop comment en parler avec nos enfants, nos collègues de travail, celles et ceux avec qui nous militons, nos voisins. Ne sommes-nous pas comme Marie lorsqu'elle se rend chez sa cousine, comment va-t-elle lui annoncer cela ? Va-t-elle lui en parler ? Comment lui en parler ?

Et voilà qu'Elisabeth porte aussi un trésor, elle aussi attend un enfant. « Et ce que Marie ne sait pas trop, c'est le lien, le rapport, entre cet enfant qu'elle porte et l'enfant qu'Elisabeth porte ». Il y a dans cette rencontre d'Elisabeth et de Marie quelque chose, nous dit Christian Salenson, qui nous parle de la mission. L'autre est porteur aussi d'un trésor qui a à voir avec notre foi, l'autre est porteur de « semence d'Évangile. Aller à la rencontre de l'autre, c'est se laisser aussi rejoindre par lui, par l'Évangile qu'il porte. D'ailleurs c'est la salutation d'Elisabeth qui déclenche le magnificat de Marie. N'est-ce pas l'expérience que nous faisons lorsque dans des rencontres vraies nous sommes poussés à la prière, à l'action de grâce.

¹ *Lettre aux catholiques de France* (1996) p. 93.

² Cf. Christian Salenson, *Christian de Chergé – une théologie de l'espérance*, (Bayard, 2009), pp. 192 sq.

ANNEXE : Le chemin d'Emmaüs

Pour poursuivre sur nos attitudes dans la société plurielle, je reprendrai volontiers une lecture de *Luc 24, 13-35* (le passage connu des disciples d'Emmaüs) pour comprendre ce que peut signifier pour nous ce passage du désespoir à l'espérance. Il est possible en effet de voir l'Église comme sur le chemin d'Emmaüs, et de la voir cheminant à la fois **du côté des deux disciples** désespérés, **ET du côté de Jésus**, le Ressuscité, qui est présent près d'eux sans être reconnu. J'emprunte cette méditation à Mgr Dagens qui a eu, à plusieurs reprises, l'occasion de la faire en divers groupes et qui a été reprise dans son rapport à l'assemblée plénière.

• Première étape : la rencontre et le dialogue sur la route (Luc 24, 13-24)

Ces deux hommes sont brisés : brisés par la mort de Jésus, brisés par l'impression d'échec absolu qui les a saisis. Plus d'avenir. Et surtout, c'est leur foi en Dieu, leur espérance en Dieu qui est atteinte au plus profond. Ils sont nombreux ceux qui autour de nous vivent de telles situations et, nous aussi, il peut nous arriver **d'être pareils à ces deux hommes brisés, radicalement atteints par la puissance du mal**, par la victoire apparente du mensonge, de la violence, de la trahison. Vaincus, sans voir aucune issue. N'ayant plus que la ressource de marcher et, s'il est possible, de parler. Nous sommes cette **Eglise qui communie aux souffrances des hommes**, à leur impuissance. L'Église est faite aussi de ces brisures meurtrières, elle naît du mystère pascal, elle naît du cœur transpercé du Christ sur la Croix.

Mais nous pouvons lire aussi ce passage, du côté de Jésus, le Ressuscité. Il est là. Il interroge doucement : « *Quels sont ces propos que vous échangez en marchant ?* » (Luc 24, 17). Et non seulement **il va les écouter**, mais il leur donne de se livrer, d'aller au-delà de leurs impressions immédiates et de leur détresse : « *Et nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël* » (Luc 24, 21). Mais **le plus étonnant est qu'il n'est pas reconnu et qu'il l'accepte**. Il accepte de revivre à travers ces deux hommes les événements terribles de sa propre passion, et jusqu'à l'abandon de Dieu. Voilà aussi le mystère de l'Église : si elle accepte d'être du côté de Jésus, elle ne peut pas rêver d'être aussitôt reconnue. Elle doit aussi consentir à n'être qu'une compagne de route qui accepte de marcher aux côtés de ceux qui ont l'impression de ne plus avoir aucune raison de vivre. C'est le temps de l'incognito du Christ et de l'Église : le mystère pascal comporte aussi ce risque ou cette épreuve. Être là, d'une manière totalement gratuite, non pas cachée, non pas enfouie, mais présente, écoutante, fraternelle...

• Seconde étape : l'ouverture des Écritures (Luc 24, 25-27)

Ces deux hommes ont cru à la victoire du mal, à l'échec de Dieu, à l'impuissance du Christ. « *Nous qui avions espéré qu'il serait le libérateur d'Israël* ». La mort les a refermés sur eux-mêmes et sur leur désespoir. Nous sommes parfois aussi ces disciples, **une Eglise qui aurait la tentation, d'imaginer l'histoire du monde comme un rapport de forces entre Dieu et le mal, une Eglise qui rêverait d'un Dieu pouvant se jouer des lois de la nature ou des règles de la vie sociale et pourrait agir comme un magicien**.

Mais, nous voilà invités à être Eglise, à la manière de Jésus, ouvrant les Écritures et découvrant, au fil des textes, cette constante de toute la Bible : Dieu ne cesse d'être présent, même au cœur des situations les plus dramatiques. La croix n'est pas la défaite de Dieu, mais sa victoire, car c'est la victoire de l'amour, c'est l'aboutissement de toute la révélation de ce Dieu qui nous a gravés dans les paumes de ses mains, de ce Dieu qui nous chérit comme une mère porte son nourrisson. La Croix interrompt l'engrenage du mal, elle n'est pas un échec, elle ouvre le chemin du Royaume, elle manifeste jusqu'où Dieu se lie au destin de l'humanité qu'il a créée. Non contrairement aux apparences et aux dires de certains, le monde ne va pas à sa perte, il est travaillé par l'Esprit ?

• Troisième étape : le signe du pain rompu (Luc 24, 28-35)

Les deux hommes n'ont pas encore reconnu Jésus, mais sa présence et sa parole ont ouvert leur cœur. Ils voudraient le garder avec eux : « *Reste avec nous car le soir vient et la journée déjà est avancée* » (Luc 24, 29). Ils attendent un signe d'amitié, et notre Eglise a bien vocation à être une communauté accueillante, une communauté où il fait bon vivre, une communauté qui fait signe et qui appelle des hommes et des femmes à venir voir, une Eglise qui pratique l'hospitalité et qui sait aussi la recevoir.

Mais voici que, dans le silence, un autre signe est donné aux deux disciples : le signe du pain que Jésus bénit et qu'il rompt et donne. Le signe par lequel il a devancé sa propre Passion. Le signe qui va devenir celui de sa présence donnée, pour toujours, pour chaque jour. Et l'Église peut se situer aussi du côté de Jésus en accomplissant le signe du pain rompu, de l'Eucharistie, et ce signe devient tout à la fois un don et un appel : le Christ se donne à nous avec son corps livré et il se donne pour que nous vivions de ce don, et que nous formions ce Corps dont il est lui-même le cœur. Il nous faut être convaincu de cela, **l'Église a quelque chose à donner au monde, un trésor**, celui qui est redit dans chaque eucharistie : « *voici ma vie donnée par amour pour la multitude, faites ceci en mémoire de moi, il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* ». **L'eucharistie devient ce que nous avons de meilleur à donner au monde** pour qu'il se construise au service de tous, au service de la multitude.

On peut souhaiter que l'Église, l'Église du Christ, notre Église, pratique ce chemin d'Emmaüs en comprenant qu'elle est du côté des hommes qui marchent dans le désarroi, mais aussi du côté du Christ qui les rejoint et ouvre leurs cœurs à l'espérance.